

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 9

Artikel: Promesse de mariage sous un plancher
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191564>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prince, qui prit bientôt possession de son nouvel appartement, situé dans la partie de l'établissement destinée aux condamnés politiques, et où furent enfermés, sous l'Empire, les complices d'Orsini, et, plus tard, sous la République, Blanqui et le prince Kropotkine.

L'appartement du duc se compose d'une chambre et d'un cabinet de travail. La chambre est meublée d'un lit avec rideaux blancs, une table de toilette et quelques chaises. Le soir elle est éclairée par un bec de gaz. Le cabinet de travail contient un bureau et un canapé.

Une bibliothèque de six mille volumes est à la disposition des prisonniers politiques.

Le prince a auprès de lui son valet de chambre ; il reçoit de nombreuses visites, et est autorisé en outre à faire prendre ses repas à la petite et unique auberge du hameau. C'est le garçon de cette auberge qui porte les repas dans un panier. Arrivé à la maison centrale, il remet le panier au planton du directeur, et celui-ci remplit les fonctions de maître d'hôtel.

Le prince pourra lire les journaux et se promener dans le jardin.

Voilà certes une existence qui ferait envie à bien des gens.

« Et cependant, malgré ces adoucissements, dit le *Gaulois*, journal légitimiste, rien ne peut donner une idée de la tristesse môme et terrible qui pèse sur ces prisons où l'homme marche et travaille en silence, où cette foule passe comme des ombres ! »

Il va bien sans dire qu'une prison ne peut avoir l'aspect d'une salle de fête. Le *Gaulois* voudrait-il peut-être qu'on y donnât des représentations théâtrales et que l'Orchestre de Beau-Rivage y jouât chaque soir sous les fenêtres du premier conscrit de France ?...

Du reste, à toute chose malheur est bon. Le journal que nous citons reconnaît que la présence du duc à Clairvaux est un vrai bienfait pour cette petite localité reculée. « Le vent, la pluie, la neige y font rage pendant les longs hivers, nous dit-il, et la chaleur y est torride en été. Le temps y était épouvantable avant l'arrivée du duc d'Orléans et comme par un fait exprès, il a changé subitement. La température est douce comme au printemps et le soleil y brille de tout son éclat. »

C'est vraiment superbe... Jamais un simple républicain n'aurait une pareille influence sur le baromètre.

De son exil, le prince Victor ne plaint pas trop non plus son jeune concurrent. Il a l'air de dire au contraire : « C'est bien fait, fallait pas qui aille ! »

Mais, d'un autre côté, son père, le prince Napoléon, en séjour à la Bergerie,

lui répond avec mauvaise humeur : « Tais-toi, petit ambitieux, ! On devrait t'en faire autant ! »

Petites ignorances de la conversation.

A l'occasion du jugement rendu contre le duc d'Orléans, quelques amis discutaient, l'autre soir, sur l'origine du mot *barre*, fréquemment employé par les hommes de loi, et lorsqu'il s'agit des tribunaux : *être appelé, comparaître à la barre*.

Personne n'était bien au clair.

Et cependant, le premier dictionnaire venu nous dit que dans un tribunal on appelle la *barre* l'enceinte particulière réservée aux juges parce qu'elle est ordinairement fermée par une barre ou barrière, à hauteur d'appui : les avocats et les avoués se placent derrière la barre.

— Le mot *barreau*, qui a la même origine, désigne le lieu où les avocats se placent pour plaider, et le corps même des avocats.

Nous ne savons plus à propos de quoi, mais des avocats, de la barre et du barreau, la conversation tomba sur les pipes d'écume et devint assez vive. Les uns prétendaient que l'écume était tirée de la mer, les autres qu'elle se trouvait dans le sol, d'autres enfin qu'elle se fabriquait avec une matière réduite en poudre et pétrie avec de la cire.

Chacun garda son opinion et l'on ne s'entendit point.

Disons à cette occasion que *l'écume de mer* ou magnésite est une terre blanche, légère et tendre, composée d'une combinaison de silice et de magnésie, qui ne vient pas de la mer, comme le dit son nom, mais qui se rencontre en amas très étendus en Turquie, en Espagne et dans les environs de Paris.

Après avoir fait bouillir cette substance dans du lait, on la pétrit avec de la cire et de l'huile de lin pour en confectionner divers ouvrages, particulièrement des pipes.

On a beaucoup discuté sur le nom des *pipes d'écume de mer*. « Tout le monde, dit Alphonse Karr, parle de pipes d'écume de mer, et c'est une sottise : il faut dire des pipes de Kummer, du nom de l'inventeur de la pâte dont ces pipes sont faites. »

Mais, en dépit d'Alphonse Karr, en dépit de Kummer, l'usage a prévalu et l'on continue à dire une pipe d'écume de mer. En y réfléchissant, cette expression n'est pas aussi ridicule qu'elle paraît tout d'abord, car la science désigne sous le nom d'écume plusieurs substances, soit naturelles, soit produites par l'art, témoin l'écume de verre, mélange de sulfate qui, pendant la fusion du verre, vient nager à la surface.

On dit, d'un autre côté, que ce nom fait allusion à la blancheur et à la légèreté de la matière.

Des fabricants remplacent artificiellement la magnésie au moyen de mélanges de matières siliceuses et magnésiennes associées dans les proportions voulues ; mais les pipes ainsi confectionnées n'ont ni la légèreté, ni la porosité des écumes naturelles. On fabrique quelque chose d'inférieur encore, c'est la pipe d'écume à 2 ou 3 francs, faite avec des coquilles d'œufs réduites en pâte, puis desséchées.

Un vieillard persévérant. — On nous raconte une petite aventure à la fois triste et amusante, arrivée dernièrement dans un village du canton, où elle a fait les frais de toutes les conversations pendant quelques jours.

Un vieillard de l'endroit qui porte fort bien ses quatre-vingt-deux ans, et ne recule pas devant l'ouvrage qui se présente, causait avec un de ses voisins qui se dispose à quitter prochainement le pays. Ce dernier lui dit : « Ecoutez, père Nicoud, j'ai là-bas, au bout du village, un de ces méchants troncs de sapin que je n'ai jamais pu fendre, si vous pouvez en tirer parti, je vous le donne. »

Le vieux le remercie, accepte le tronc noueux, et, après examen, pense que le plus court est de le faire sauter au moyen d'un coup de poudre. Il le perce, le charge, puis se rend au four communal où il prend un tison allumé pour enflammer sa mèche d'amadou.

Cette opération faite, il se retire précipitamment à une distance convenable. Après une attente de quelques minutes, n'entendant aucune détonation, il s'approche et veut souffler sur l'amorce. A ce moment, le coup part et le pauvre vieux reçoit une partie de la charge. Le visage noirci et ensanglanté, il va courageusement se débarbouiller à la fontaine voisine, où de bonnes femmes effrayées s'empressent autour de lui.

Heureusement, les blessures n'intéressaient que la peau, et les yeux n'avaient que les cils brûlés.

— Il n'y a pas tant de mal, dit le vieillard, je vois toujours clair.

Et bientôt remis de son émotion, il se rend vers le tronc, ramasse ses outils et reprend le chemin de la maison. Mais après avoir fait une vingtaine de pas, il se retourne, et s'adressant au tronc qui n'était que légèrement fendu :

— *Laisse mé pi gari, té au bailli t'n'affère, té bintoù en mille bocons !*

Promesse de mariage sous un plancher.

Un ouvrier a trouvé sous le plancher de la maison ci-devant Jordan, 45, rue du Pré, actuellement en démolition, cette

singulière promesse de mariage, écrite en entier de la main de la future, et que nous reproduisons textuellement :

« Moi soussigne promet à M. Louis Lacombe d'agrérer sa fréquentation dans l'intention de me marier avec lui dès que les circonstances nous le permettront et par cas de dédit je promet lui donné 6 Louis dor neuf et un Louis pour les pauvres au foie de quoi et si... gné a

« Orbe ce 20 Aoust 1787
« Lte Comtesse »

Comment ce papier se trouvait-il enfoui sous ce plancher ?... Mystère ! Il est cependant assez naturel de supposer que celui en faveur de qui il est signé était un ouvrier menuisier qui la dégara en travaillant à la construction du bâtiment. Nous aimons à croire que son mariage n'a pas été manqué pour cela, sa future ayant peut-être ignoré le fait pendant un certain temps. Mais si par contre elle l'a appris plus tard, l'entendez-vous, dans une querelle de ménage, s'écrier avec dépit :

— Ah ! si j'avais su qu'il était perdu !...

UNE RANCUNE VIVACE

VII

Adrien retourna au 139, paya les loyers arriérés, demanda la tourterelle. Hélas ! la voisine, trop pauvre pour la nourrir, l'avait mangée !

Il entra dans la chambre de Laura et resta frappé du dénuement dans lequel avait vécu cette jeune fille habituée à toutes les douceurs, à tout le luxe que donne une grande fortune.

Pas de lit, une paillasse recouverte d'un vieux châle servant de couverture, une seule chaise, une table en bois blanc dont il ouvrit le tiroir. Il y trouva des reconnaissances du Mont-de-Piété, il s'en empara pour faire restituer à la jeune fille ce qui lui appartenait ; à côté était un éventail qu'il lui avait offert à Saint-Sébastien.

Une tapisserie commencée, des livres d'études, des cahiers attestent les efforts de Laura pour gagner son pain honorablement.

Il aperçut le coffret, le prit et se rappela le jour où Mme Dorian l'avait acheté : il souleva le couvercle, et, à sa grande surprise, vit le portrait de sa mère et le sien, des fleurs qu'il avait cueillies à Biarritz et données à la jeune fille. Il s'émut et, frappé d'une idée subite, il remonta le passé, touché peu à peu par mille réminiscences : l'émotion de Laura, sa joie en apprenant la réussite de ses examens, toutes ses impressions vives dans leurs rencontres fortuites, qu'il attribuait à sa grande sensibilité ; et il se demanda si Laura n'avait pas eu pour lui l'amour qu'il croyait jadis avoir inspiré à sa cousine.

— J'ai donc passé en aveugle à côté du bonheur ! se disait-il avec désespoir ; si j'allais la perdre, ma destinée serait de n'atteindre jamais qu'aux plus cruelles déceptions !

Il chercha le lendemain une confortable maison de famille dans les environs de la

barrière de l'Etoile, loua une chambre attenante à un petit salon, y fit porter les objets repris au Mont-de-Piété, et revint voir Laura en lui portant son coffret.

A sa vue, une fugitive rougeur colora les traits de la malade qui semblait plus faible que la veille. Il eut une angoisse poignante : comment pourrait-il la sauver ?

Adrien passa deux heures à l'hôpital, essayant de ranimer l'espoir dans le cœur de Laura, lui témoignant sa tendresse, évoquant les plus chers souvenirs du passé, afin d'amener un sourire sur ses lèvres décolorées !...

En la quittant, il se rendit chez le médecin en chef, et en quelques mots lui ayant fait connaître le but de sa visite, il le supplia de lui permettre d'emmener Laura, persuadé que de se voir à l'hôpital aggravait sa maladie.

— Je le crois aussi, mais qui est cette jeune fille ?

— La nièce de M. Trellat.

— Le riche négociant. Comment l'a-t-il laissée dans la misère ?

— Il l'ignorait.

— Dans le cas peu probable où elle guérirait, qu'en feriez-vous ?

— Ma femme, car ma mère l'aimait tendrement.

Le docteur serra la main d'Adrien en disant :

— Bravo ! Les hommes désintéressés sont rares, ils ont toutes mes sympathies. Demain, à ma visite, je verrai si le transport peut s'effectuer sans danger et, dans ce cas, vous en donnerai l'autorisation.

— Docteur, je vous remercie mille fois et comme plus on obtient, plus on désire, je vous ferai encore une prière, celle de venir soigner ma chère malade : votre science, mon affection, ma jeunesse feront peut-être un miracle.

— Les trois ne seront pas de trop pour celui-là. Je vous assure que ce sera le plus grand qu'on puisse voir... Croyez-moi, ne vous faites pas d'illusions, elle est bien, bien malade !

Le lendemain, Laura, avec toutes les précautions imaginables, quitta l'hôpital Beaujon pour l'agréable demeure que lui avait choisie son ami.

En revoyant le ciel bleu, une chambre confortable avec tous les objets qui lui étaient familiers et qu'elle croyait perdus sans retour ; dans un coin une paire de tourterelles dont le roucoulement la fit sourire, le tendre regard d'Adrien suivant sur sa physionomie les impressions de son âme, elle ressentit une secousse intérieure violente : une réaction profonde. Elle ne mourrait pas à l'hôpital...

Adrien s'était assis auprès de son lit, il lui pressait doucement la main, elle le regarda les yeux pleins d'une ardente reconnaissance.

L'affection latente de sa jeunesse pour lui, cette affection qu'il avait pressentie trois jours auparavant, qui l'avait dominée à son insu, la laissant indifférente à toutes les sympathies qu'elle pouvait inspirer, se révéla dans toute son intensité ; elle sentit un immense besoin de vivre, inclina la tête sur son oreiller en pensant : Avoir vingt-deux ans, aimer et mourir ! et elle ne put retenir ses larmes !

(La fin au prochain numéro.)

Dans les airs.

On sent de plus en plus le besoin de voir les choses de haut, témoin la photographie en ballon, grâce à laquelle on a la faculté de croquer un pan de terrain à vol d'oiseau, de relever des positions dissimulées, ou de dresser le plan panoramique d'une gorge ou d'un camp inaccessible. Tout en planant dans les airs où vous êtes monté muni d'un bon appareil photographique et d'un nombre suffisant de plaques instantanées au gélatino-bromure, vous n'avez plus qu'à presser, au moment psychologique, la poire en caoutchouc : Pffuit ! Ça y est ! Vous aurez le paysage demandé.

A 600 mètres au-dessus d'une ville, par exemple, on obtient des épreuves d'une exactitude et d'une netteté admirables. Le relief est tel qu'on y distingue les rues et les moindres recoins où grouillent les points noirs qui sont des hommes. Néanmoins, il faut reconnaître que cette innovation n'est point à la portée de tout le monde ; elle n'est que l'apanage de quelques favoris de la fortune ; car le premier venu n'est pas à même de faire gonfler un ballon, pas plus que de faire chauffer un train spécial, chaque fois qu'il aurait une vue à prendre. Du reste, quand on monte en ballon, l'on sait bien comment l'on part, mais l'on ne sait jamais comment l'on reviendra, ni même si l'on reviendra jamais.

Aussi le ballon est-il aujourd'hui remplacé par un modeste cerf-volant. La présence de l'homme n'étant plus nécessaire, tout se fait automatiquement ; plus d'ennuis, plus de périls. Ce cerf-volant doit être aussi léger que possible, afin de pouvoir emporter, en sus de l'appareil, une longueur de ficelle considérable et d'avoir une forme géométrique savamment calculée ; il doit enfin être muni d'une longue queue, servant à régulariser ses mouvements et à lui assurer une parfaite stabilité au sein des courants et des remous atmosphériques. Il porte en outre un petit appareil photographique disposé de façon à ce que tous les rayons lumineux partant d'en bas puissent librement atteindre l'objectif.

L'appareil est pourvu d'un obturateur qui fonctionne *tout seul* au moyen d'une mèche d'amadou, produisant le déclenchement en brûlant un fil lorsque la combustion est arrivée à la partie supérieure de la mèche. En même temps une banderole de papier, attachée au fil brûlé, se déroule et tombe dans l'espace, avertisant ainsi l'opérateur que la besogne est terminée et qu'il peut ramener le cerf-volant. Ce n'est pas plus malin que ça, nous dit M. Raoul Lucet, dans le *Gaulois*, auquel nous empruntons ces intéressants détails.

Les reconnaissances en campagne